

Manuscrit de  
Henri Schlumberger 1817-1876  
de Guebwiller (Ottavo 1870)

# NOTICES BIOGRAPHIQUES

SUR

**MM. H. SCHLUMBERGER, CH. KÖNIG, CH. TRAUT, V. ROBIN,**

**DE SAINT-FIRMIN, et H. ZEPFFEL**

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE DE COLMAR

PAR

**M. LE DOCTEUR FAUDEL**

Secrétaire de la Société d'histoire naturelle de Colmar.

---

(Extrait du *Bulletin* de la Société, années 1875-76).

---

**COLMAR**

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE VEUVE CAMILLE DECKER.

1877.

26

### M. VICTOR ROBIN.

M. Victor Robin est né en 1801, à Coblençe, alors chef-lieu d'un département français et où son père était directeur des contributions. Il entra d'abord au lycée de Bonn, puis, son père s'étant fixé à Colmar après la perte des provinces rhénanes, il continua ses études à Strasbourg et enfin à l'établissement de Sainte-Barbe à Paris.

Reçu élève externe à l'*Ecole des mines*, il s'y fit remarquer par sa vive intelligence et une aptitude spéciale pour la chimie : son habileté dans les analyses au chalumeau devint telle que ses camarades le nommaient *père chalumeau*, sobriquet qu'ils lui conservèrent encore longtemps après. Le savant chimiste Berthier, directeur de l'école, le distingua et eut l'occasion de lui donner une preuve flatteuse de son estime : un ingénieur lui ayant été demandé pour prendre, avant les examens de sortie, la direction de l'établissement métallurgique de St-Hugon en Savoie, il désigna Robin en première ligne, le dispensa du concours et lui fit envoyer d'office son diplôme d'ingénieur civil des mines.

M. Robin ne fit que passer à Vizille (Isère) et entra à l'usine de Niederbronn, refusant des postes importants et enviés, tels que celui de la Vieille-Montagne, afin de se rapprocher de l'Alsace où habitait sa famille ; il était du reste attiré dans le Bas-Rhin par d'anciennes relations d'amitié avec ses nouveaux patrons qui avaient été ses camarades d'école. Il entreprit à Niederbronn une série de recherches métallurgiques menées de front avec ses devoirs professionnels : analyses de minerais, de bois, de charbons, etc., qui furent publiées par M. Berthier, dans son *Traité des essais par la voie sèche* (tome 1<sup>er</sup>). En 1833 il détermina les sels, et pour la première fois, la nature des gaz entrant dans la composition des Eaux minérales de Niederbronn ; les proportions indiquées par lui n'ont pas été modifiées depuis.

« Les soins qu'il mit à ces recherches, dit M. le Dr Kuhn (*Des-*

*cription de Niederbronn et de ses Eaux minérales*, Strasbourg 1835, page 79), nous sont un sûr garant de l'exactitude du résultat. »

Mais une question de la plus haute importance vint alors l'absorber tout entier : c'est celle de l'*utilisation des chaleurs perdues dans les hauts-fourneaux*. Grâce à des expériences multipliées et ingénieuses, il parvint à modifier très-avantageusement les procédés usités jusque-là. Aujourd'hui les appareils inventés par M. Robin sont employés partout et il n'existe plus un seul haut-fourneau qui en soit dépourvu.

Cette utile et intéressante découverte mérite que nous nous y arrêtions un moment. Voici d'abord les renseignements qu'un ingénieur distingué a bien voulu me transmettre à cet égard :

« Il y a 40 ans, on voyait s'élever à la partie supérieure des hauts-fourneaux, de longues colonnes bleuâtres, éclairant de leurs reflets les alentours des usines à fer. On chercha à en tirer partie en dirigeant ces flammes *directement* sous des fours construits au gueulard, soit pour le grillage des minerais, ou la production de la vapeur. On dut renoncer à des installations fort onéreuses et incommodes à une grande hauteur au-dessus du sol, qui d'ailleurs utilisaient à peine une partie de la chaleur perdue, et gênaient en outre la manœuvre des ouvriers pendant le chargement. L'invention de Robin consiste, au contraire, à fermer hermétiquement le fourneau au moyen d'un couvercle à joint hydraulique, et à recueillir les gaz *éteints* à une petite distance au-dessous du gueulard, dans une trémie circulaire, pour les amener au moyen de larges tuyaux en tôle sur le sol de l'usine. Ces gaz, produit des multiples réactions des minerais, du charbon, des fondants et de l'oxygène de l'air lancé par les soufflets, se composent principalement d'hydrogène et d'oxyde de carbone. Ils pouvaient dès lors être utilisés à n'importe quelle distance et sous toute espèce d'appareil, seulement modifié pour substituer à la combustion de la houille celle des gaz. On les brûle simultanément sous les chaudières à vapeur, pour le grillage, le réchauffage, le puddlage. Aujourd'hui que la manœuvre des fonderies exige une force énorme, on est arrivé à

les utiliser exclusivement pour le service des machines à vapeur. L'économie réalisée par un fut à l'origine d'une trentaine de mille francs pour un four au bois de 8 à 10 mètres. Aujourd'hui les fourneaux au coke atteignent 19 mètres de haut avec un cube proportionnel, et il n'est pas besoin de faire ressortir l'avantage qu'offre l'emploi des gaz avec des dimensions aussi colossales. »

D'un autre côté, voici l'appréciation de M. le professeur Fournet, qui a vu Robin à l'œuvre, et qui lui est resté uni toute sa vie par les liens de la plus sincère amitié <sup>1</sup> :

« A l'emploi de l'air chaud, M. Victor Robin ajouta l'invention toute française de l'utilisation des gaz produits dans les hauts-fourneaux. Jusqu'alors on laissait leur combustion s'effectuer en pure perte et même d'une façon incommode. Aujourd'hui, en les captant, dès leur sortie du gueulard, pour les conduire à distance, sous les chaudières des machines à vapeur, on économise une grande partie de la houille nécessaire pour mettre ces engins à même de développer cette force prodigieuse par laquelle s'anime tout l'organisme des fonderies. Les premières expériences à ce sujet ayant été faites dans les forges de Niederbronn (Bas-Rhin), appartenant à MM. de Dietrich, descendants d'un de nos plus célèbres métallurgistes, complétèrent, en 1838, la part des progrès déjà dus à nos provinces rhénanes. »

En 1838, M. Robin se retira définitivement à Colmar, au centre de sa famille. Il fut obligé alors d'entreprendre de nombreux voyages en France, en Allemagne et en Angleterre où ses appareils se répandaient rapidement. Cette vie agitée devint insupportable par les déboires que lui suscitaient les contrefacteurs : son caractère loyal ne pouvait s'accoutumer aux luttes incessantes auxquelles l'aurait obligé la poursuite de ses droits. Il se décida, de guerre lasse, à céder ses brevets à une association d'ingénieurs qui en tira plusieurs millions de bénéfices, démontrant une fois de plus cette vérité que les découvertes profitent rarement à leurs inventeurs.

<sup>1</sup> FOURNET. *De l'influence du mineur sur les progrès de la civilisation.* Lyon, 1862 (M. de l'Acad. des sciences de Lyon, 2<sup>e</sup> série, XI et XII).

M. Robin sut trouver de nobles dédommagements à ses tribulations industrielles dans son amour inné de la nature, de la science et des arts. Il se livra à la peinture sous la direction de son ami Gustave Saltzmann, et ses essais ne manquèrent pas de mérite; mais l'habitude du laboratoire ne se perdit pas dans l'atelier; tout en faisant de l'art, il retrouva la composition chimique de différentes couleurs, détermina la consistance et la conservation de certaines autres, et prouva la supériorité du blanc de zinc sur la céruse qui noircit au bout de peu d'années.

L'horticulture était aussi une de ses occupations favorites; il s'y livra avec cet esprit méthodique et investigateur qu'il avait acquis par ses fortes études d'histoire naturelle. Son jardin jouissait d'une réputation bien méritée; on y voyait de superbes collections de fleurs, d'arbres fruitiers, et surtout de conifères dont beaucoup étaient inconnus chez nous jusqu'alors; enfin une grande variété de vignes dont il se procurait les plants aux sources les plus sûres, et autant que possible dans les pays d'origine. Ses nombreux essais lui permirent de recommander et de propager les cépages qui devaient donner les meilleurs produits, en tenant compte des considérations spéciales du sol et du climat de l'Alsace.

Une fois en possession de vignes modèles, il chercha naturellement à perfectionner aussi la préparation du vin. Il fut des premiers à recommander l'addition d'une certaine quantité de sucre pour en améliorer la qualité dans les mauvaises années. Prêchant d'exemple, il s'efforçait de démontrer qu'il y a loin d'un procédé sanctionné par la science, aux horribles breuvages qui se sont répandus depuis dans le commerce et où l'on a introduit de tout excepté du raisin. Aujourd'hui on est arrivé à ajouter du sucre, même pour de bonnes récoltes, uniquement afin de renforcer la richesse en alcool et d'obtenir des vins de meilleure garde.

Il indiqua également une série d'appareils ingénieux pour fabriquer les vins dans des récipients de capacité restreinte et pour en développer le bouquet. C'est ainsi qu'il a obtenu des vins de Bordeaux, d'Hermitage, de Chablis, de Malvoisie, qui

trompèrent les gourmets les plus exercés. La seule exposition à laquelle il consentit à prendre part, fut celle du Concours régional de Colmar, en 1860, où il reçut l'unique médaille d'or attribuée à l'œnologie.

Ce qui distingue ses recherches, c'est le caractère scientifique qu'il a su toujours leur conserver. Il a laissé un nombre considérable de notices de toutes sortes, principalement sur la viticulture et l'œnologie. Deux articles relatifs à la vinification ont été insérés dans les *Annales de la Société d'agriculture et d'histoire naturelle de Lyon*, dont Robin avait été nommé membre correspondant en 1857<sup>1</sup>. Dans les derniers temps, il avait commencé à réunir tous ces matériaux et à les coordonner pour les publier; malheureusement ce travail est resté inachevé. Espérons que son fils le reprendra un jour, qu'il collationnera ces précieux documents et nous permettra de les reproduire dans le Bulletin de notre Société.

M. Robin s'est constamment associé avec un louable empressement à toutes les œuvres utiles qui se sont fondées à Colmar, surtout celles qui se rapportaient aux arts et aux sciences. En 1849, lorsque la *Société Schaengauer* décida de transformer en musée le vieil édifice des Unterlinden, il prit une part active aux travaux de la commission chargée d'arrêter les plans et devis; il donna d'excellents conseils pour la restauration de l'ancienne église, et mit la main à l'œuvre pour aider au placement des tableaux et à l'installation des collections; il remplit même jusqu'en 1852 les fonctions de Conservateur de ce musée<sup>2</sup>. Plus tard, nous l'avons vu prêter son concours, avec le même empressement, à la *Société d'histoire naturelle*. Dès qu'on commença l'organisation du musée scientifique, il offrit généreusement les minéraux qu'il avait recueillis autrefois dans ses explorations, ainsi qu'une belle

<sup>1</sup> V. ROBIN. *Appareils pour les essais au sujet de la vinification et de l'entretien des vins* (Ann. Soc. agr. de Lyon, 3<sup>e</sup> série, II, 1858, p. 67). — Note sur la vinification (Id. IV, 1860, p. LIV).

<sup>2</sup> Voir ma *Notice sur le musée de Colmar* (Bul. de la Soc. d'hist. naturelle, années 1871-72).

série d'insectes du pays, souvenir de M. Charles Robin, son frère. Il nous seconda efficacement dans le classement de la collection minéralogique et amena plusieurs fois avec lui M. le professeur Fournet, dont la haute expérience nous fut d'un bien précieux secours. C'est ainsi que ce naturaliste éminent s'est intéressé à notre œuvre : dès lors chaque fois qu'il passait à Colmar, il ne manquait pas de venir constater les progrès réalisés au musée; il fit hommage à notre bibliothèque de ses principales publications, et établit les relations d'échange que nous avons poursuivies depuis avec les Sociétés savantes de Lyon.

Robin est mort le 7 mai 1863, à l'âge de 62 ans, après une carrière active et laborieuse, consacrée toute entière à l'étude des sciences et à la recherche de leurs applications pratiques.

Pour peindre son caractère, je ne saurais mieux faire que de reproduire les paroles si bien senties qui furent prononcées sur sa tombe par un de ses anciens amis, M. I. Chauffour<sup>1</sup>.

« Mais ce qui rehaussait, dans Robin, les qualités du savant, c'était la noblesse de la vie privée et le patriotisme du citoyen. Jamais il ne faillit à aucun devoir, et il ne fléchit sous aucun calcul. Ses amis et ses proches garderont, tant qu'ils vivront, le souvenir ému de la bonté de son cœur et de l'inépuisable ferveur de son affection. Libéral par conviction et par nature, aimant sa patrie, comme l'aimaient les Anciens, il était à la disposition de son pays, chaque fois que celui-ci réclamait un service, si pénible qu'il fût. Nous l'avons vu, à une époque aujourd'hui bien loin de nous, s'occuper avec un zèle infatigable de l'armement de toutes les gardes nationales du département, intervenir avec fermeté pour arrêter la dévastation des forêts de l'État, opérer avec les ménagements que commandaient les circonstances, l'internement des bandes allemandes battues près de Huningue, en un mot, rendre à la chose publique, avec un dévouement que rien ne lassait, les services les plus rudes et les plus désintéressés. Sa mission accomplie, il s'effaçait devant la reconnaissance qu'il avait pourtant si bien méritée, ne songeant pas même à

<sup>1</sup> *Glaneur du Haut-Rhin*, n° du 24 mai 1863,

une autre récompense que celle qu'il puisait dans sa conscience satisfaite et dans l'estime de ses concitoyens.

« La tombe qui s'est ouverte pour lui si prématurément, ne clora pas toute entière son existence terrestre. Il continuera à vivre, comme un noble et doux souvenir, dans le cœur de tous ses amis, et comme un exemple dans la mémoire de tous ceux qui honorent encore dans l'homme la droiture et le caractère. »